

qu'à sept heures. La maîtresse a été contente de mon travail, je crois, car elle m'a promis que demain elle m'enverrait de l'ouvrage. Je ne sortirai donc pas demain dans la matinée, j'attendrai.

Peu de temps après on se présenta chez la concierge pour lui demander des renseignements sur sa locataire. La brave femme s'empressa de répondre qu'on pouvait, sans aucun danger, lui donner de l'ouvrage chez elle.

Le lendemain, Gabrielle, qui avait cru devoir changer de nom, et qui se faisait appeler simplement madame Louise, reçut un paquet de lingerie assez volumineux. Elle avait pour quatre ou cinq jours de travail. Elle se mit courageusement à l'ouvrage.

Pendant ce temps, l'inspecteur de police Morlot la cherchait dans tous les hôtels des Batignolles.

Morlot s'était donné trois jours pour retrouver Gabrielle ; or, depuis huit jours déjà il se livrait à des recherches inutiles. Aucun hôtel, aucune maison meublée ne lui avait échappé ; il était également entré dans les garnis les plus infimes. Rien. Quand il fut bien sûr qu'il était allé partout, au lieu de se décourager, il recommença son inspection, qui fut plus sévère et plus minutieuse encore. Comme toujours, il s'en prenait au guignon qui s'acharnait à le poursuivre ; mais cette fois, à sa vive contrariété, se mêlait une grande inquiétude.

Bref, après avoir fait une deuxième et une troisième tournée dans ces hôtels, ce qui lui prit quinze grands jours, Morlot ne savait plus que penser. Allait-il donc falloir mettre sur pied la police de Paris pour retrouver la jeune femme ?

Il remontait tristement l'avenue de Clichy lorsque, tout à coup, il vit passer devant lui une jeune femme dont la pâleur le frappa. Il se souvint aussitôt de certaines réflexions du cocher de la Villette, sur la figure pâle de Gabrielle.

En effet, cette jeune femme que Morlot venait de rencontrer et qu'il suivait des yeux, tout en marchant, était bien celle qu'il cherchait.

Bien qu'il l'eût vue blanche comme neige, étendue sur son lit, il ne l'avait pas reconnue.

— Pourtant, si c'était elle ? murmura-t-il.

Il reprit aussitôt :

— Après tout, il est facile de le savoir ; je n'ai qu'à le lui demander.

Il doubla le pas pour rejoindre la jeune femme. Au même instant, il la vit disparaître au tournant d'une rue.

— Que ce soit Gabrielle ou non, se dit-il, il faut que je sache où elle va.

Il se mit à courir et il arriva assez tôt à l'angle de la Cité des fleurs pour voir entrer la jeune femme dans la maison où elle demeurait.

Un instant après, Morlot était dans la loge en présence de la concierge.

— Madame, lui dit-il avec beaucoup de politesse, je vous serai infiniment obligé si vous vouliez bien me dire qu'elle est cette jeune femme qui vient d'entrer dans votre maison.

La concierge parut très étonnée et le regarda de travers.

— Eh bien, c'est une locataire, répondit-elle sèchement.

— Y a-t-il longtemps quelle demeure ici ?

— Dites donc, vous êtes bien curieux ; qu'est-ce que cela peut vous faire ? D'ailleurs je n'ai pas de compte à vous rendre.

Le front de Morlot se plissa.

— Ma chère dame, répliqua-t-il, je vous assure que vous avez tort de le prendre sur ce ton. Je ne crois pas m'être présenté chez vous d'une manière inconvenante ; je vous demande un renseignement, il me semble que la plus simple politesse exige au moins que vous me répondiez.

— C'est possible. Mais je ne vous connais pas, moi ; qui êtes vous ?

— Oh ! soyez sans crainte, je ne suis pas un voleur.

— Je ne dis pas ça. Mais enfin, il y a tant de gens malintentionnés...

— Je vais tâcher de vous rassurer complètement. Depuis quinze jours je ne quitte pas les Batignolles : j'y cherche une jeune femme d'une vingtaine d'années, à laquelle j'ai plusieurs communications très importantes à faire. Comprenez-vous, maintenant ? Je dois ajouter que je m'intéresse beaucoup à cette jeune femme. Tout à l'heure j'ai cru la reconnaître dans votre locataire ; cela vous explique pourquoi je vous demande en ce moment des renseignements.

— Dans ce cas, c'est différent. Comment se nomme-t-elle, la jeune femme que vous cherchez ?

— Gabrielle Liénard.

— Alors, vous vous êtes trompé ; notre locataire s'appelle Louise.

— Louise ? fit Morlot.

— Oui, madame Louise.

— Elle n'a pas un autre nom ?

— C'est probable.

— En effet, fit Morlot, laissant voir son dépit, je me suis trompé. Excusez-moi, madame, je regrette de vous avoir dérangée.

Il se dirigea vers la porte ; mais au moment de sortir de la loge, il lui vint à l'idée que Gabrielle avait parfaitement pu changer de nom. Il revint vers la concierge.

— La jeune femme à laquelle je m'intéresse, lui dit-il, est sortie de l'hospice, il y a aujourd'hui juste vingt-quatre jours.

— Ah ! fit la concierge, ouvrant de grands yeux étonnés.

— Comme est elle à peine guérie d'une longue maladie, continua l'agent, elle a la figure excessivement pâle ; votre locataire ayant aussi une grande pâleur, j'ai pu facilement me tromper. Il est vrai que cette maison n'est ni un hôtel ni un garni, et je suis à peu près certain que la jeune femme en question a loué une chambre meublée.

— Ma foi, monsieur, tout ce que vous me dites est extraordinaire, répondit la concierge.

— Comment cela ?

— D'abord, c'est bien une chambre meublée que ma locataire occupe dans la maison ; ensuite, c'est aujourd'hui le vingt-quatrième jour qu'elle est ici, et elle a loué le jour même de sa sortie de l'hospice.

— C'est elle, c'est Gabrielle ! s'écria joyeusement Morlot. Enfin...

— Pourquoi donc nous a-t-elle donné un faux nom ? demanda la concierge.

— Ma chère dame, ne vous préoccupez pas de cela, répondit l'agent ; elle avait ses raisons.

X

Il était cinq heures de l'après-midi. Assise près de sa fenêtre ouverte, Gabrielle travaillait. Le ciel était sans nuage. Le soleil descendait vers le couchant et ses rayons pénétraient dans la chambre. Le parfum des fleurs des jardins montait jusqu'à la jeune femme.

Elle avait la tête inclinée sur sa poitrine et tout en travaillant elle songeait. Hélas ! elle pensait à son enfant et en même temps à ses jeunes années, à son excellente mère, qu'elle avait trop tôt perdue.

— Soudain, elle entendit frapper discrètement à sa porte. Sa tête se redressa. Elle pensa que la concierge venait lui faire une visite, comme cela lui arrivait quelquefois. Elle se leva et alla ouvrir. Elle se trouva en face d'un homme inconnu.

Un petit cri de surprise lui échappa et elle fit trois pas en arrière. L'homme restait immobile sur le seuil. On aurait dit qu'il n'osait pas avancer.

— Monsieur, vous vous êtes trompé de porte, sans doute, lui dit la jeune femme.

— Non, non, je ne me suis pas trompé, répondit-il, c'est bien vous que je viens voir.

— Mais c'est impossible, répliqua-t-elle, en le regardant avec effarement.

Il se décida à entrer.

— Mon Dieu, que me voulez-vous donc ? s'écria-t-elle en reculant encore.

— C'est-vous qu'on appelle madame Louise, n'est-ce pas ? dit-il en refermant la porte.

— Oui, c'est moi, balbutia-t-elle.

Et elle se mit à trembler de tous ses membres.

— Oh ! je vous en supplie, ne vous effrayez pas !

— Pourquoi venez-vous ici, monsieur ?

— Je vous le dirai tout à l'heure.

— Je ne vous connais pas, qui êtes-vous ?

— Vous le saurez. Vous dites que vous ne me connaissez pas ; certainement, vous ne pouvez pas me connaître... Peut-être m'avez-vous déjà vu ; vous ne vous en souvenez pas. Mais si vous ne me connaissez pas, je vous connais, moi.

— Vous me connaissez ? s'écria-t-elle.

— Oui, beaucoup !

— Beaucoup ! répéta-t-elle stupéfiée.

— Allons, remettez-vous, reprit-il ; vous êtes toute tremblante ; est-ce que je vous fais peur ?

— Non, mais...

— Vous n'êtes pas rassurée. Eh bien, regardez-moi, vous verrez tout de suite que je ne suis pas un homme méchant, que je ne vous veux pas de mal, au contraire. Voyons, est-ce que quelque chose ne vous dit pas que je suis votre ami, le plus sûr, le plus dévoué, le seul peut-être que vous ayez encore aujourd'hui. Vous le croyez, n'est-ce pas ? Dites-moi que vous le croyez...

— Oui, je veux bien le croire, seulement...

— Je comprends, vous n'êtes pas convaincue. Il faut d'abord que je vous donne la preuve que je vous connais. Dans cette maison, on vous appelle Louise, madame Louise ; ce n'est pas votre nom. Vous vous nommez Gabrielle Liénard, vous êtes née à Orléans.